



CRITIQUE LIVRES

Père patrie

Christoph Hein brosse, avec *L'Ombre d'un père*, une fresque minutieuse, aux accents de conte, sur la RDA.

PAR DAMIEN AUBEL

Konstantin est un enfant allemand de l'après-guerre. A condition d'entendre littéralement l'expression : Konstantin porte en lui, à la façon d'un héritage génétique, tous les paradoxes, les déchirements et les espoirs de l'Allemagne d'après 1945. Christoph Hein, grand romancier de l'ex-RDA, grand romancier tout court, déploie les décennies d'une vie qui embrasse, et reflète, dans ses cahots toute la complexité foisonnante du second XX^e siècle, vu depuis l'Allemagne. Et plus précisément l'Allemagne de l'Est.

C'est d'abord, comme une faute irrémissible qui se transmettrait à tous les descendants, ou un virus impossible à éradiquer, le poids du passé nazi, en la personne du père, Gerhard Müller. Cet industriel, condamné et exécuté en Pologne pour crimes de guerre. Une tache aussi difficile à effacer que celle de Lady Macbeth, qui colle à Konstantin depuis son plus jeune âge, assombrit tous ses horizons. Comme on le lui fera remarquer, « ce qui nous survit à tous, ce sont nos dossiers », et dans le dossier de Konstantin, il y a son père... Il est toujours le fils du nazi.

Alors Konstantin, encore ado, fuit. Passage à l'Ouest. Et Christoph Hein décrit avec une précision méticuleuse tous les rouages de la complexe machinerie bureaucratique. Il arrive à Marseille, devient la mascotte d'un petit groupe

d'ex-Résistants. Mais impossible d'exorciser le père et son souvenir. Retour en RDA. Cette fois, la porte du passé semble définitivement close, l'avenir est grand ouvert : idylle d'un amour partagé avec Beate, perspective d'entrer dans la « légendaire école de cinéma de Babelsberg ». Perspective qui vole en éclat, toujours pour la même raison, le dossier, le père, hors de question que le rejeton d'un monstre nazi jouisse du privilège de rentrer dans ce prestigieux établissement. Konstantin change de voie, devient enseignant, les années passent, scandées par les fluctuations idéologiques et politiques (Hein décrit parfaitement la façon dont un lycée de province devient caisse de résonance d'événements comme la Perestroïka), les drames intimes (il perd Beate et sa fille)...

Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, faisait sarcastiquement remarquer que « seuls les romans historiques peuvent être tolérés parce qu'ils enseignent l'Histoire. » Façon d'épingler une littérature scolaire, qui se réduit à son sujet, à sa « leçon ». Et travers auquel, malgré la magistrale leçon d'histoire allemande qu'il nous donne avec Konstantin, échappe brillamment Christoph Hein. Car la précision des notations, le réalisme tout prosaïque de la phrase, sont des leurres. Ce qu'écrit Hein est une légende bien plus qu'un roman historique. Ainsi le retour obsédant du père, comparé à un spectre, emmène le roman dans les zones crépusculaires du fantastique, ou du merveilleux. La « chance » que se reconnaît Konstantin et qui lui fait, comme à Marseille avec le petit groupe qui l'accueille, toujours trouver de bons génies, cette bonne étoile qui l'accompagne partout, pourrait être le patronage d'une déesse bienveillante. Et puis il y a

le frère de Konstantin, Gunthard, qui, loin de fuir le père, exalte son souvenir. Comme deux frères ennemis, comme deux Caïn et Abel allemands, l'un rejeté, l'autre chéri par l'ombre du père. On le voit, on est en terrain de fable. Et c'est précisément cet aspect, qui échappe à la stricte ambition documentaire, qui donne sa force au roman. Le fait résonner longtemps dans l'imaginaire.

L'OMBRE D'UN PÈRE
Christoph Hein, traduit de l'allemand par Nicole Bary, Métailié, 416 p., 22 €

